

C'ÉTAIT LE 21 MARS 2013. La date est gravée dans ma tête. C'est bien la seule. Ça et ma date de naissance. Il y a quelques autres dates qui font encore de la résistance de temps en temps, qui remontent depuis les abysses de la mémoire pour venir toquer à la porte, mais j'ai développé depuis des années une tripotée de techniques bien à moi pour les renvoyer d'où elles viennent. J'y ai travaillé dur. J'ai mis tout ce que j'ai d'énergie, tout ce que j'ai en réserve d'astuces et de formules magiques. J'ai développé un savoir-faire bien à moi à force de labeur pour faire mourir ce qui doit mourir. Je tue ce qu'il faut tuer. Quand ce qui est mort et enterré veut remonter depuis les enfers, je sais exactement ce que j'ai à faire. Je tolère deux dates: le 25 octobre 1961, celle-ci est marquée noir sur blanc sur mes papiers d'identité après tout, et le 21 mars 2013.

Je ne sais plus depuis combien de temps je n'avais plus mis les pieds dehors. L'espace et le temps s'évanouissent quand on vit seul dans un espace clos. Je sais seulement que les années ont défilé. Plusieurs printemps et plusieurs automnes. Ma fenêtre faisait face à un marronnier que je

passais mon temps à regarder depuis le salon, assis dans le fauteuil en velours kaki que j'avais placé face à la fenêtre le premier jour où j'ai emménagé. Je sais que j'ai vu le marronnier fleurir plusieurs fois et les feuilles roussir et tomber à l'automne. Je ne sais pas bien combien de printemps et d'automnes j'ai vus venir étreindre le marronnier, mais il y en a eu un certain nombre. Entre un printemps et un automne, le temps n'avait plus tellement de consistance, seulement des journées et des nuits qui se suivaient, rythmées par les mêmes tâches, les mêmes crises et les mêmes activités répétées à l'infini. Pas de télé, pas de radio. Rien qui serait venu perturber le silence. Je tenais beaucoup à mon silence. Je m'étais interdit la musique. La musique, c'est peut-être bien ce qu'il y a de pire, ce qu'il y a de plus puissant pour contrer le sort et réveiller les morts. Ça vient faire remonter des oracles jusqu'au haut du crâne tout ce qu'il y a de dates enterrées, tout ce qu'il y a d'odeurs, tout ce qu'il y a de fantômes, de couleurs et de frissons.

Les premiers mois que j'ai passés dans l'appartement, j'essayais encore. Je prenais parfois mon courage, ou ce qu'il en restait, à deux mains et je décidais de sortir. J'accomplissais toutes sortes de rituels pour contrer l'angoisse. Je faisais cinq fois le tour de l'appartement en récitant mes incantations, je vérifiais des dizaines de fois que les bouches d'arrivée de gaz étaient bien fermées, je me lavais les mains trois fois de suite et je passais de l'eau fraîche sur mon visage. Une fois la veste et les chaussures mises, je me plantais devant la fenêtre

pendant plusieurs minutes, parfois des heures, à regarder le dehors en marmonnant des bouts de phrases pathétiques pour conjurer le sort. Une fois tous mes rituels accomplis, je fonçais à la porte et dévalais l'escalier, pour ne pas donner le temps à ma matière grise de m'ordonner de faire demi-tour.

J'ouvrais la porte de l'immeuble et instantanément mes jambes me lâchaient. C'était comme si je n'en avais plus les commandes. Le cerveau avait beau donner l'ordre de marcher, rien n'y faisait. C'est à peine si j'arrivais, dans un effort démesuré, à exiger quelques pas jusqu'au bout de la petite rue. Arrivé au boulevard de Belleville, c'était fini, plus rien dans mon corps ne fonctionnait. Le cerveau déclenchait le mode cauchemar, la vision devenait trouble, le souffle complètement coupé, au point qu'un bruit strident sortait de ma gorge à chaque fois que j'essayais d'inspirer. Le sol s'ouvrait sous mes pieds. Tous les repères spatiaux s'évanouissaient et mes oreilles n'entendaient plus qu'un bourdonnement assourdissant de silence. Tous les sens se mettaient en court-circuit. Impossible de faire un pas de plus. Je ne savais plus bien si j'étais mort ou encore vivant. Je serrais les poings le plus fort que je pouvais pour essayer de sentir mes mains, à défaut du reste. Je serrais jusqu'à la douleur, jusqu'à ce que les ongles s'enfoncent dans la chair moite. C'est une fois que je ressentais une douleur suffisamment vive que je parvenais à faire demi-tour et à ordonner à mon corps de prendre le chemin du retour. Je longeais, le plus près possible, les murs de la rue pour ne pas

tomber, pour avoir un repère spatial qui guiderait mes pas jusqu'à la porte de l'immeuble. Oui, au début j'essayais encore.

Plusieurs printemps, plusieurs automnes. Je ne saurais dire combien. Plusieurs années sans avoir mis un pied dehors. De nos jours, il est aisé de se procurer le nécessaire sans jamais avoir à sortir. Je n'ai manqué de rien. Tout ce dont j'avais besoin arrivait jusqu'à ma porte. La seule chose qui me manquait était le vrai pain frais, la baguette chaude et croustillante. J'ai essayé une fois ou deux de faire mon propre pain et ça n'a fait que renforcer mon admiration pour le métier de boulanger. J'ai essayé plusieurs services de livraison à domicile, mais le pain n'arrivait jamais chaud et croustillant. Tout le reste était à portée d'un clic ou d'un coup de fil. Le médecin se déplaçait jusque chez moi une fois tous les trois mois pour renouveler mon ordonnance et j'avais trouvé une pharmacie qui livrait les médicaments.

J'ai continué à travailler quelques années, je ne sais pas exactement combien. Je rédigeais mes papiers et je les envoyais au journal par courriel. Ils ont mis un certain temps à me démasquer, à comprendre que, mis à part les papiers sur les livres, je brodais mes articles sans jamais aller au contact de mes sujets. Pour les expositions à couvrir, il suffisait de commander le catalogue, de visiter quelques sites en ligne, et j'avais largement assez de matière pour laisser croire que j'avais arpenté le musée et avais été au plus près des toiles. Pour les concerts, même tarif. Je trouvais amplement de quoi broder pour berner

la direction du journal et n'importe quel lecteur lambda. J'ai aisément surfé sur mes acquis, en plus du Net et de mes nombreuses lectures. À chaque convocation pour une réunion de travail au journal, à chaque rendez-vous demandé, à chaque invitation à un pot de départ ou que sais-je encore, je trouvais une excuse. J'ai fait preuve d'une imagination débordante. C'est tout un art. On ne peut pas sortir la vieille excuse de la maladie ou du rendez-vous important à chaque fois pendant des années. J'ai dû enterrer des proches, multiplier les fractures qui immobilisent des semaines et des mois à la maison, improviser des voyages et m'occuper de la veuve d'un ami d'enfance. Ça a marché un temps. Je ne sais plus bien combien de temps. Plusieurs printemps. Plusieurs automnes.

Les deux ou trois copains avaient abandonné depuis bien longtemps. Au début, je les recevais encore chez moi de temps en temps, puis je n'ai plus supporté la moindre présence dans l'appartement. J'ai répondu au téléphone de moins en moins souvent et puis plus du tout. Ils n'ont pas beaucoup insisté. J'ai fini par ne répondre qu'aux livreurs et à ne plus décrocher quand je voyais le numéro de mon boss s'afficher. Quelques mois après, je recevais ma lettre de licenciement. C'était un automne, je ne sais plus bien lequel, mais le marronnier commençait à roussir.

J'ai ouvert la lettre et un frisson m'a parcouru le corps entier. De ces frissons d'extase qu'on sent envahir le corps devant un paysage sublime ou pendant un premier

baiser. Je n'avais pas aussi bien respiré depuis des mois. Je me suis instantanément délesté des milliers de mensonges et d'excuses bidon qui pesaient sur mon thorax. J'ai été me faire un café et je me suis accordé un nuage de lait, ce que je m'interdisais. Il paraît que le mélange de café et de lait est un véritable poison. Je me suis délecté de mon succulent poison, debout devant la fenêtre, et je suis retourné en faire couler un deuxième en y ajoutant, en plus du lait, une cuillère de sucre. Du sucre bien blanc, bien raffiné, pas le sucre complet bio que j'utilisais dernièrement. Mon placard était plein de sucres qui n'en sont pas. Sucre de coco, sirop d'agave, stevia et toutes sortes d'édulcorants plus dégueulasses les uns que les autres. Un café, ça supporte mal les sucres névrotiques. Ce jour-là, mon café réclamait du sucre blanc, celui qu'on trouve dans les placards des gens qui n'ont pas besoin d'allumer et d'éteindre cinq fois de suite leur lampe de chevet en récitant des formules magiques pour pouvoir s'endormir.

Débarrassé de mon boulot, je devais être vigilant, je n'allais plus écrire et relire mes papiers à voix haute. Je ne tenais pas spécialement à devenir muet. Je ne pouvais plus me contenter des quelques mots aux livreurs, il fallait que je m'impose une discipline. Je ne pouvais pas me résoudre à parler seul en errant dans l'appartement, en commentant tout ce que je faisais, comme font ces vieux qui vivent seuls depuis bien trop longtemps pour éprouver la moindre pudeur à l'idée de parler à une cafetière ou à leur poste de télévision. J'ai pris la décision

de lire tout ce qui me passait sous la main. J'ai décidé que lire seul, à voix haute, était moins pathétique que de parler à mon steak pendant qu'il cuisait pour lui demander s'il était suffisamment saignant sans être bleu. En plus des nombreux livres, que je décidai de lire à voix haute désormais, je lisais toutes sortes de notices explicatives, je lisais les ingrédients sur les emballages alimentaires, je lisais des articles de presse. Une grande partie de ma journée était consacrée à cet exercice qui visait à ce que je ne perde pas ce qui définit par essence l'être humain.

C'était le 21 mars. Je le sais parce c'était le lendemain de l'enterrement. Quelques jours avant, le téléphone avait sonné et re-sonné, jusqu'à ce que je décroche, pour m'annoncer qu'elle était morte et que l'enterrement était prévu au Père-Lachaise le 20 mars au matin. Je n'avais dit que « allo ». Pas un seul mot de plus ne voulait venir. J'ai pris acte de la nouvelle et, après un long silence, j'ai raccroché.

2

LE 20 MARS, je me suis réveillé à l'aube. J'ai fait couler le premier café et je suis allé m'asseoir dans le grand fauteuil face à la fenêtre. J'ai longuement regardé la brise du petit matin caresser le marronnier et j'ai écouté les moineaux décréter la fin de la nuit et annoncer les prémices de la journée. Il faisait suffisamment doux pour que je puisse ouvrir la fenêtre en prenant soin de m'enrouler dans le plaid en laine qu'elle m'avait offert pour mon quarantième anniversaire. Je suis resté là une heure ou deux et, quand la première tache de soleil est venue illuminer les branches les plus hautes du marronnier, je suis allé prendre une douche et enfiler mon costume noir. J'ai mis la cravate grise qu'elle aimait et je me suis coiffé en m'appliquant pour dompter les petits épis sur le haut de mon crâne tout en prenant garde à ne pas plaquer tous les cheveux et à garder une coupe souple, un peu décoiffée, comme elle aimait. J'ai ciré mes chaussures avec soin et je les ai enfilées sur des chaussettes assorties au tout.

Je suis retourné me faire un café et quand 10 heures ont sonné, l'heure à laquelle je devais sortir pour ne pas être en retard au cimetière, j'ai fait quelques pas jusqu'à

la porte d'entrée. Je suis resté là de longues minutes à regarder la porte, puis j'ai fermé le verrou à double tour. Je suis allé dans le salon mettre les *Nocturnes* de Chopin dans le lecteur CD, puis j'ai foncé dans la cuisine. J'ai pris sous l'évier tous les détergents et produits ménagers en tous genres et il y en avait un paquet. J'avais développé une vraie passion pour le ménage. J'avais une vingtaine de produits ménagers. Chacun avait une fonction précise et des propriétés adaptées à telle ou telle tâche. Je m'en souviens. Chopin jouait ses *Nocturnes* que je n'avais pas écoutés depuis une éternité et moi je récurais en rythme dans mon beau costume noir. J'ai tout nettoyé du sol au plafond. J'ai astiqué les plinthes, j'ai lessivé les murs de la salle de bains, j'ai dépoussiéré les lustres, j'ai aspiré le matelas et le canapé, j'ai shampouiné les tapis et j'ai passé quelques heures à décrasser les interstices entre les lattes du parquet du salon avec des cotons-tiges imbibés d'alcool ménager. Il n'y avait plus le moindre centimètre carré de l'appartement qui n'avait été nettoyé.

Quand j'ai eu fini ma danse folle, tout brillait, et quand j'ai regardé par la fenêtre, le soleil commençait déjà à décliner. J'avais passé toute la journée à frotter. J'étais en nage dans mon costume trois pièces. J'ai erré longuement dans l'appartement en espérant y trouver un recoin que j'aurais oublié de nettoyer, mais rien n'y faisait, tout était étincelant de propreté. Tout sentait le détergent et c'était fini. Je devais me résoudre au fait que c'était fini. Même Chopin en avait marre de rejouer encore et encore les mêmes notes. Elle était désormais sous terre.

Le cimetière allait bientôt fermer et son corps allait dormir seul dans le noir absolu, sous les couronnes de fleurs dans le silence des entrailles. Dans une boîte sordide. La même boîte que tous les autres. Elle n'avait pas eu un traitement de faveur. La même boîte, la même terre, la même pierre froide, les mêmes fleurs, le même noir et le même silence.

Je suis allé dans la chambre, où je gardais encore les quelques affaires qu'elle n'avait jamais récupérées dans des cartons. Je les ai tous ouverts et je me suis mis à les vider un par un. J'ai mis les pulls et pantalons à côté des miens sur les étagères et j'ai suspendu sa robe en soie bleu nuit dans la penderie. J'ai sorti les quelques affaires de toilette et suis allé dans la salle de bains. Son shampoing a trouvé place à côté du mien et j'ai méticuleusement aligné les produits de beauté sur la petite étagère en verre au-dessus du lavabo. Une crème hydratante, un déodorant, un flacon de parfum et une petite bouteille d'eau de bleuet. J'ai accroché le grand manteau gris en laine sur le porte manteau de l'entrée, à côté du mien. Les quelques livres ont trouvé leur juste place sur les étagères de la grande bibliothèque du salon. Chaque chose était désormais à sa place. À la place qu'elle aurait dû occuper si elle avait vécu dans l'appartement.

La nuit commençait à tomber. Tout était propre, chacune de ses quelques affaires était de nouveau à sa place et c'était fini. Je me suis mis debout face à la fenêtre et j'ai longuement regardé les dernières lueurs abandonner le feuillage encore tendre, d'un vert glorieux, du

marronnier. Il n'y a qu'en mars que le vert est si éclatant, presque fluorescent. Quand le moment fut venu où je n'arrivais plus à bien distinguer les ramures, je me suis mis soudain à greloter de la tête aux pieds. Des convulsions montaient en moi depuis mes orteils jusqu'au sommet de mon crâne. J'ai senti le costume noir trempé me coller à la peau et les chaussettes me coller aux pieds. J'ai couru à la douche me décroiser de toute ma sueur et j'ai laissé longuement couler l'eau chaude sur mon crâne. Les longues minutes, peut-être les heures, passées à me frotter le corps n'ont pas suffi à chasser l'odeur de détergent imprégnée sur mes mains. J'ai aspergé mes mains d'eau de fleur d'oranger et suis retourné à mon fauteuil.

Il faisait désormais nuit noire et Chopin avait renoncé. Il avait laissé place à Nina Simone. Nina a chanté toute la nuit. Elle a chanté le plus beau des requiems. Chaque vibration que produisaient ses cordes vocales m'arrivait comme un coup de poing dans le thorax. Le plus fort, le plus sublime des coups de poing. La douleur envahissait ma poitrine. Tout le reste était anesthésié. Mes bras et mes jambes étaient engourdis et ma tête vidée de tout. Tout était endormi. Tout était vide. Sauf mon thorax et la voix de Nina.